

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1851 \(1er janvier-10 novembre\) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'Assemblée](#)[Item](#)[Val-Richer, Vendredi 7 novembre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## Val-Richer, Vendredi 7 novembre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

### Les mots clés

[Académies](#), [Bonaparte](#), [Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Lecture](#), [Littérature](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Révolution](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Travail intellectuel](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1851-11-07

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

Cote 3179, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Vendredi 7 nov. 1851

Le message est profondément médiocre. Mais je ne crois pas du tout que ce soit un

manque de dédain pour l'Assemblée. C'est tout bonnement de la médiocrité naturelle. Les articles du Dr Véron valaient mieux. Je ne trouve pas non plus que Berryer ait bien conduit sa première attaque. Il a été long, confus et hésitant. Mais si j'étais à Paris, je ne dirais pas cela. L'esprit de critique nous domine, et nous sacrifions tout au plaisir de tirer les uns sur les autres. Sur la physionomie de ce début, je crois moins que jamais à de grands coups, de l'une ou de l'autre part. On ne disserte pas si longuement et si froidement, au moment de telles révolutions. Elles sont précédées, ou par de grands signes de passion ou par de grands silences. La montagne épousant systématiquement le Président et sa mesure, cela est significatif et pourrait devenir important. Je doute que cela tienne. Le Président n'en fera pas assez pour eux et ils ne seront jamais pour lui ce qu'il veut, sa réélection. Chacun finira par rentrer dans son ornière.

J'ai mal dormi cette nuit, pas tout-à-fait par les mêmes raisons que vous. Je cherchais deux paragraphes de ma réponse à M. de Montalembert. Ils m'ont réveillé à 2 heures ; je les ai trouvés, je me suis levé, je les ai écrits, et je me suis recouché, pour mal dormir, mais pour dormir pourtant.

Le froid commence. Il gèle fort la nuit. Je vois fumer en ce moment le tuyau de ma serre. Il n'y a plus de fleurs que là. Il est bien temps d'aller retrouver ma petite maison chaude. Je ne vous écrirai plus que trois fois. Je voulais porter d'ici à Marion une belle rose en signe de ma reconnaissance. La gelée me les a flétries. Elle a bien raison d'ajouter à votre lettre des détails sur votre santé. C'est un arrangement excellent, et dont je la remercie encore.

J'ai fait ces jours-ci quelque chose d'extraordinaire dans mes moments de repos, et pour me délasser de mon travail. J'ai lu deux romans, David Copperfield de Dickens et Grantley Manor, de Lady Georgina Fullerton. Le premier est remarquablement spirituel, vrai varié et pathétique ; plein, seulement de trop d'observations et de moralités microscopiques. Le commun des hommes ne vaut pas qu'on en fasse de si minutieux portraits. Pour mon goût, j'aime bien mieux le roman de Lady Georgina, la société et la nature humaine élevée, élégante et un peu héroïque ; mais elle a l'esprit bien moins riche et bien moins vrai que Dickens. Qu'est-ce que cela vous fait à vous qui n'avez lu et ne lirez ni l'un, ni l'autre.

Onze heures et demie

Décidément mon facteur vient plus tard ; mais peu m'importe à présent. Adieu, Adieu. Je voudrais bien que vous ne violassiez pas trop les règles de Chomel. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 7 novembre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1851-11-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4156>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 7 nov. 1851

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

ceint pas elle même, mais elle se  
fatigue si facilement qu'il lui faut  
avoir tous les ménagements possibles.

Croyez moi toujours aff. dévoué

M. Alice

(Marie Alice)

Val d'Aix. Moutiers 7 Nov. 1851

Le message est profondément  
ridicule. Mais je ne puis pas du tout que  
ce soit une malice de la part de l'Alphonse.  
C'est tout bonnement de la malice  
naturelle. Les actions de J. Alphonse valent  
mieux. Je ne pourrais pas non plus que l'Alphonse  
ait bien vu la première attaque. Il a  
été long temps en hésitant. Mais si j'étais  
à Paris, je ne pourrais pas cela. L'Alphonse de  
cette que nous connaissons et nous l'Alphonse  
tout au plaisir de tout le monde et le  
autres.

Sur la physiognomie de ce début, je pourrais  
même que jamais à de grands sup. et  
nous ne de l'autre part. On ne s'arrête pas  
si longuement et si profondément au moment  
de telle violation. Ils sont pour dire en  
pas de grands signes de passion, ou pas  
de grands silences.

La Montagne éprouve systématiquement  
le P. D. de la mesure, cela est significatif  
ou pourrait l'être important. De sorte que  
cela tire une de P. D. de la mesure pas par

pour eux, si ils ne peuvent jamais pour lui et  
qu'il veut la réclamation. Chacun finira par  
rentrez dans son coin.

J'ai mal dormi cette nuit, pas tout d'un  
pas la même position que vous. Je cherchais  
dans mon lit à me reposer à m' de  
montaignes. Je m'en souviens à 2 huits,  
je les ai trouvés, je me suis levé, je les ai  
d'été, ce je me suis recouché, pour mal  
dormir, mais pour dormir pourtant.

Le froid commence. Il gèle fort la nuit.  
Je ne puis en ce moment le linge de ma  
sore. Il n'y a plus de fleurs que là. Elle  
bien tout d'aller retrouver ma petite main  
chaude. Je ne vous écrirai plus que trois  
fois. Je voudrais porter d'un à Marion une  
belle rose au signe de ma reconnaissance.  
La gale me la a flétris. Elle a bien  
raison d'ajouter à votre lettre les détails  
de votre santé. C'est un arrangement  
excellent, et donc je la remercie encore.

J'ai fait ces jours-ci quelque chose d'autre.  
J'ai écrit dans mes moments de repos et  
pour me débarrasser de mon travail. J'ai lu  
beaucoup de choses, David Copperfield de Dickens.

et Franklin, Quaker, de lady Georgina Fullerton,  
de premier est remarquablement spirituel, vrai  
doux et pathétique, plein d'observations et de moralité, microscopique.  
Le roman de Dickens ne vaut pas qu'on  
en fasse de si nombreuses portraits. Pour mon  
part, j'aime bien mieux le roman de lady  
Georgina, la société et la nature humaine  
d'été, élégante et un peu dévot; mais  
elle a l'esprit bien mieux riche et bien mieux  
vrai que Dickens. Quant à ce que cela va  
faire, à vous qui m'avez la et ne l'avez ni  
l'un, ni l'autre?

Je vous aime et vous.

Quand mon prochain vient plus tard,  
mais j'ai m'apprête à partir, d'être sûr.  
Je voudrais bien que vous ne violiez pas  
trop les règles de l'habit. Adieu.

6

8

10